



NOUS ETIONS  
DES HOMMES

Georges Denoud

Pièce en un acte

Georges Denoud

Nous étions des hommes

© Georges Denoud, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-7000-4

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Janvier 2022

À Lucas, Camille, Jules, Manon.

*« Pour raconter votre longue misère, j'ai voulu rire aussi, rire de votre rire. Tout seul, dans un rêve taciturne, j'ai remis sac au dos, et, sans compagnon de route, j'ai suivi en songe votre régiment de fantômes. Reconnaissez-vous nos villages, nos tranchées, les boyaux que nous avons creusés, les croix que nous avons plantées ? Reconnaissez-vous votre joie, mes camarades ?*

*C'était le bon temps... Oui, malgré tout, c'était le bon temps, puisqu'il vous voyait vivants... On a bien ri, au repos, entre deux marches accablantes, on a bien ri pour un peu de paille trouvée, une soupe chaude, on a bien ri pour un gourbi solide, on a bien ri pour une nuit de répit, une blague lancée, un brin de chanson... Un copain de moins, c'était vite oublié, et l'on riait quand même ; mais leur souvenir, avec le temps, s'est creusé plus profond, comme un acide qui mord... »*

Roland Dorgelès – « Les croix de bois ». Ecrit en 1919, « Les croix de bois » est considéré comme l'un des livres majeurs sur la Grande Guerre. Dans cet extrait, alors que la guerre est finie, Roland

Dorgelès évoque dans une nostalgie douloureuse ses camarades morts au combat

*« Nous savons bien que la mort n'immortalise pas un être dans la mémoire des vivants, elle le raye simplement ».*

Gabriel Chevallier – « La peur »

*« Pitié pour nous, forçats de guerre qui n'avions pas voulu cela, pour nous tous qui étions des hommes, et qui désespérons de jamais le redevenir »*

Maurice Genevoix – « La boue »

*« Seul l'hôpital montre bien ce qu'est la guerre. Je suis jeune, j'ai vingt ans ; mais je ne connais de la vie que le désespoir, l'angoisse, la mort et l'enchaînement de l'existence la plus superficielle et la plus insensée à un abîme de souffrances. Je vois que les peuples sont poussés l'un contre l'autre et se tuent sans rien dire, sans rien savoir, follement, docilement, innocemment. Je vois que les cerveaux les plus intelligents de l'univers inventent des paroles et des armes pour que tout cela se fasse d'une manière encore plus raffinée et dure encore plus longtemps »*

Erich Maria Remarque – « À l'ouest rien de nouveau »

## AVERTISSEMENT

Cette pièce est une œuvre de fiction sur fond de première guerre mondiale. Elle décrit un court instant de la vie de deux soldats français dans une tranchée de première ligne.

La forme humoristique choisie pour décrire l'horreur n'est pas motivée par une volonté de bâtir une comédie qui n'aurait pas ici sa place et encore moins de sous-estimer par une apparente moquerie les souffrances endurées par ces soldats. L'humour n'est ici qu'une porte d'entrée pour atteindre le but fixé : rendre hommage à ces soldats, les poilus comme on les appelait, qui ont vécu ce que le plus abominable des scénarios de l'Histoire ne pouvait prévoir, mais aussi tenter de dénoncer la responsabilité de l'Etat-major dans cette effroyable boucherie. Sans cette concession à l'humour et à la dérision, l'indicible aurait prévalu et la forme théâtrale n'aurait pu se prêter à la représentation de l'enfer des tranchées. L'humour, ici, sert la reconnaissance.

Toutes les souffrances, les atrocités, les horreurs qui jalonnent cette histoire sont celles que vivaient au quotidien les soldats en première ligne. Si les descriptions des conditions de vie pourront paraître parfois excessives, elles ne sont pourtant qu'un pâle reflet de l'horreur retracée dans les ouvrages de ceux qui l'ont vécue comme Roland Dorgelès (« Les croix de bois »), Gabriel Chevallier (« La peur ») et bien d'autres et dont les témoignages ont contribué à l'écriture de cette pièce.

Quelques précisions sur le caractère des dialogues méritent d'être apportées. Par une sorte de mimétisme, le langage tire souvent son inspiration de son environnement. Ainsi, le « correctement parlé » n'avait vraiment pas sa place dans les tranchées. Parti d'un mélange d'argot militaire et de langue populaire, le langage des poilus s'est enrichi par un argot dit des tranchées qui puisait son inventivité dans les effroyables conditions de vie du front. Dans cette pièce, les paroles crues et colorées mises dans la bouche des soldats, reprennent ce mélange sans toutefois en abuser au risque de rendre incompréhensible les dialogues. Elles ne constituent en aucun cas un affront à l'éducation, à l'intelligence et à la dignité des soldats de la Grande Guerre. La preuve est que dans les nombreuses lettres qu'ils écrivaient à leurs proches, la langue française

reprenait ses droits. Pour mieux « coller » à ce langage, les règles de grammaire et d'orthographe, notamment la forme négative avec l'absence de la particule « ne », ont été volontairement malmenées.

Afin d'explicitier les termes ou expressions argotiques, d'apporter quelques précisions à certaines situations ou de rappeler des faits historiques, un glossaire reprenant tous les renvois (chiffres et nombres entre parenthèses) figure à la suite de la pièce.

# NOUS ETIONS DES HOMMES

Décor :

Une étroite bande de terre boueuse déformée par des trous d'obus avec en arrière-fond un parapet de tranchée constitué de sacs de terre empilés sur une hauteur de 70 cm fortement déchirés par les balles et les obus.

Époque :

Mars 1918 (soit environ trois ans et demi après le début de la guerre et huit mois avant sa fin).

Lieu :

En première ligne de l'un des nombreux points situés sur les quelques 700 km de front qui s'étendaient entre la mer du Nord et la Suisse.

Les 3 personnages :

Raymond : soldat de 2<sup>ème</sup> classe, plutôt petit et fort

René : soldat de 2<sup>ème</sup> classe, plutôt grand et mince

Un caporal

## NOUS ETIONS DES HOMMES

*Dans un mouvement de bas en haut, un casque de soldat français apparaît lentement au-dessus des sacs de terre constituant le parapet de la tranchée, puis redescend tout aussi lentement.*

*Deux mètres à côté, la même scène avec un autre casque se déroule. L'opération se renouvelle, côté gauche puis côté droit.*

*Ensuite, le casque côté gauche émerge à nouveau et va de droite à gauche dans un va et vient sur une longueur de deux mètres environ puis disparaît. Le casque côté droit fait de même par la suite.*

*Léger silence*

*Les deux casques réapparaissent ensemble et font à nouveau le va et vient.*

*Le casque gauche vient heurter violemment le casque droit. On aperçoit des bouts de bois qui supportent les casques*

*Sans les voir, on entend deux soldats :*

René – Nom de Dieu, Raymond ! Tu peux pas faire attention !

Raymond – L'ai pas fait exprès. Et puis j'en ai marre d'faire guignol pour les boches, ça les fait pas marrer. J'suis quand même bonne pâte pour m'prêter à toutes tes singeries. Bon, maintenant qu'on a fait les marionnettes, on fait quoi ?

René – On décarre.

Raymond – On se r'plie en deuxième ligne ?

René – Non ! Quand j'dis qu'on décarre, ça veut dire qu'on sort de c'trou à rats.

Raymond – Pour quoi faire ?

René – Pour prendre l'air.

Raymond – L'air ? Avec les boches en face ?

René – Y'a un trou dans ton casque ?

Raymond – Ben non ! J'vois pas d'trou.

René – Ni dans l'mien. Ca veut dire qu'les boches s'sont fait la malle. Sinon, on aurait plus d'casques, on aurait des passoires. J'en étais sûr. Allez, tu peux t'jeter !

Raymond – Comment ça, j'peux m'jeter ? Vas y, toi.

René – Bon ! Le mieux c'est qu'on décarre en même temps.

Raymond – Ouais, c'est mieux comme ça. À trois on y va. T'entends René, à trois. Un, deux, ... J'me d'mande si c'est une bonne idée.

René – Tu t'dégonfles, hein ? Eh bien reste là, moi j'y vais.

Raymond – Moi, j'me dégonfle ? Tu vas voir si l'gars Raymond est un dégonflé. Je r'compte jusqu'à trois et on verra qui c'est l'premier sorti. T'as intérêt à

t'magner. Un, deux...

*Léger silence*

René – Bon, alors ? T'accouches ?

Raymond – Trois.

*René apparait, seul, le fusil en bandoulière, le casque sur la tête. Visiblement heureux d'être sorti de la tranchée*

René – Ah bon Dieu de bon Dieu, qu'ça fait du bien.

*Il s'aperçoit qu'il est seul, Raymond est resté dans la tranchée*

René – Raymond ! Qu'est-ce que tu fous ?

Raymond – J'suis collé dans la bouillasse (1), j'en ai jusqu'aux genoux. J'ai beau m'arracher les canes, j reste planté dans cette saloperie d'boue. Comment veux-tu que j me carapate.

René – Ah, c'est pas vrai ! Allez ! File-moi ta paluche.

*René tend la main à Raymond*

René (*qui tire très difficilement Raymond hors de la tranchée*) – Ahhhh ! Fais un effort, bordel !

Raymond – T'es marrant, toi ! Y'a plus d'échelle et j'ai pas d'prises, j'peux m'agripper à rien. Les parois sont gluantes, c'est que d'la mélasse, pire que d'la peau d'brème.

René – Ahhh ! R'mue ta couenne, nom de Dieu !

Raymond – J'voudrais bien t'y voir.

*Raymond apparait enfin, sans fusil. Les deux soldats sont sales, mal rasés, crottés, les molletières entièrement couvertes de boue. La capote et les pantalons de Raymond sont fortement déchirés.*

*Ils posent le casque puis s'étirent. René pose son fusil.*

Raymond – Ah, Nom de dieu ! Trois semaines qu'on moisissait dans cette putain d'tranchée. J'en pouvais plus.

René – Et pourtant c'est pas faute d'être sortis.

Raymond – Ouais, mais les boches voulaient qu'on rentre aussi sec. Enfin, quand j'dis aussi sec, trempés comme on est, c'est façon d'parler. En trois mois d'offensive, on a progressé d'cent mètres. C'est pas demain qu'on s'ra à Strasbourg, j'te l'dis.

René – Ouais ! Cent mètres d'gagnés, ça doit faire à peu près dans les quarante macchabs au mètre. Une broutille pour nos képis dorés, « des pertes sensibles pour une victoire prodigieuse » qu'ils claironnent. Encore dix bornes d'victoires comme celle-là et y'aura plus un seul poilu. Cette guerre, c'est un crime de masse légalisé.